

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 38

Artikel: La compresse
Autor: M.G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220531>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Alors, comme ça, vous ne faites qu'un sulfatage ?

— Oh ! répond le paysan franc-comtois, c'est selon !

Puis montrant un parchet de vigne retenu par un mur de pierres sèches, il ajoute :

— Voyez, c'est un plan robuste. Au printemps, on gratté un peu la terre, ensuite on ébourgeonne et on laisse croître. Un sulfatage suffit, quelquefois deux et la récolte vient sans qu'on s'en occupe. Je ne dis pas que notre vin vaille du Mâcon ou du Beaune, mais quoi, c'est un joli vin tout de même, un vin qui a du corps et qui vous émoustille toujours un peu !

Marc-Henri me poussa du coude :

— Regardez-voir ça, ils ont même économisé la paille de lève. Ça vient là, au petit bonheur, ça a de jolies grappes et pas trace de mildiou !

Brusquement une petite auberge surgit au bord du chemin.

Se souvenant qu'il avait soif, Marc-Henri déclara :

— Moi, je ne fais pas un pas de plus, sans boire un verre. Qu'en dites-vous ?

— Oh ! fit le paysan franc-comtois, on est toujours là quand il s'agit de prendre un coup de vin !

Nous voici tous trois installés dans la salle à boire, autour d'une table branlante et assis sur des chaises dépareillées. Je m'aperçois que cette salle à boire sert aussi de cuisine puisque le fourneau-potager est installé sur l'âtre et qu'un râtelier expose, contre la paroi blanche à la chaux, sa vaisselle de terre cuite.

— Eh bien, dit Marc-Henri, au moment où l'hôtesse — une robuste paysanne à l'accent chantant — fait son apparition, eh bien, que vendez-vous de bon ?

— Tout ce que vous voudrez, messieurs, tout ce que vous voudrez !

Alors, apportez-nous un litre d'Arbois !

Quand le vin, d'un rose clair, se mit à pétiller et à répandre son fumet, Marc-Henri se hâta de trinquer. Il avala le premier verre d'un coup en poussant un « ah » de satisfaction. Au second, il y eut une pause. Ce n'est qu'au troisième qu'il fit claquer sa langue en déclarant avec conviction :

— Fameux !

S'étant rafraîchi, il offrit des cigarettes et chercha à mettre la conversation sur le chapitre de la politique.

— Alors, dit-il à son voisin, ça va, par ici, les affaires !

— Oh ! pas trop mal, répondit celui-ci, on vend son blé, son lait et son vin. On élève le bétail et l'on tape dur à l'ouvrage. On gagne gros, mais la vie est chère et les impôts augmentent.

— Oh ! pour ça oui, on sait toujours où nous trouver pour payer les impôts. Moi qui vous parle, j'en ai mon paquet, allez !

— C'est-y alors que vous êtes un gros propriétaire ?

Prudemment, Marc-Henri éluda la question :

— Et qu'est-ce qu'on dit, par chez vous, du changement de ministère ?

— Oh ! là, on ne dit rien, rien de rien. La roue tourne ; Poincaré, Herriot, Poincaré. C'est deux politiques, laquelle vaut le mieux ? Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander !

— Oui, oui, répond Marc-Henri, c'est en règle, vous ne voulez pas prendre parti. Je comprends ça. Cependant, quand vous votez, vous êtes bien obligé de vous rattacher à un groupe que diable ! Bloc national ou Cartel des gauches ?

— Moi, ajouta le paysan franc-comtois, je vous l'ai dit, je ne fais pas de politique. Je cultive ma terre, je vends mon blé et j'élève mon bétail. Quant au reste, je ne m'en soucie guère ; ce n'est pas mon affaire.

— Tonnerre de gaillard me dit Marc-Henri dans l'oreille, saura-t-on jamais de quel bois il se chauffe ?

Nous nous quittons. « Suivez toujours la grande route, nous dit notre homme. Après la montée de Tarcenay, il ne vous reste qu'une dizaine de kilomètres avant Besançon. »

A la tombée de la nuit, nous sommes arrivés

dans la capitale de la Franche-Comté. Le soleil couchant faisait miroiter les eaux calmes du Doubs dominé par de hautes collines crénélées. Les rues étaient très animées et déjà les lumières brillaient aux devantures des cafés.

Après quelques minutes d'hésitation, Marc-Henri se décida pour l'Hôtel de l'Europe. Il y retint sa chambre et, après un brin de toilette, on le vit pénétrer dans la vaste salle à manger où les dîneurs s'attardaient autour des nappes blanches.

Je le suivis. Nous nous assimes et le garçon apporta le menu que mon compagnon examina d'un air de parfait connaisseur.

— C'est bien, dit-il en rendant la carte d'un geste large ; faites ajouter, en supplément, des truites meunières.

— Bien monsieur !

Et le garçon disparut.

Ce soir-là, Marc-Henri mangea de grand appétit. Quand vint le dessert, il songea que sa femme et ses enfants — lesquels soupaient d'une assiette de soupe et d'un plat de pommes de terre bouillies avec du seré, en compagnie de Fritz, le domestique argovien et de Frida, la petite bonne du Simmenthal — méritaient bien de recevoir de ses nouvelles. S'étant pourvu de cartes postales et de timbres, il écrivit :

« Ma chère Louise. Nous faisons un beau voyage. La santé va bien puisque nous ne buvons que de la limonade entre les repas. N'oublie pas de dire au cousin Auguste de faucher le seigle des Noyerettes. Il doit être assez mûr. Demain nous partons pour la Bourgogne où je compte bien acheter une boîte à sulfater. Bonnes amitiés à tous. Marc-Henri. »

Ayant demandé l'addition, il la parcourut d'un œil satisfait puis commanda une bouteille de « Moulin-à-Vent ».

Je protestai, criant que c'était beaucoup trop, mais lui, croyant que je songeais au prix, me dit à voix basse :

— Voyons, à seize francs, ce n'est pas la peine de s'en priver. En définitive, ça ne fait que..... Enfin, ce n'est pas la peine d'en parler, ajouta-t-il, au moment où le garçon remplit nos verres. — *Jean des Sapins.*

Au tribunal. — Un paysan madré désirant connaître l'issue d'un procès qu'il veut engager, se rend chez son avocat et le met au courant du litige.

— Certes, lui répond l'avocat, votre cause est excellente et nous ne pouvons pas la perdre.

— Fort bien, dit le paysan : en ce cas je ne plaidez point, car je vous ai exposé la cause de mon adversaire.

TOUT BAISSE !

Chacun m'accordera que je dis la vérité, en disant que tout baisse ; le baromètre, la température, le franc, les bénéfices, les naissances, la moralité et la vue des gens. Pour cette dernière, je n'en veux pour preuve, que le grand nombre de ces super-lunettes rondes et immenses qui caractérisent sur tous les nez.

Le baromètre, lui, s'il baisse, c'est son affaire ; la température, c'est la faute de ceux qui sont allés découvrir le pôle et qui sont repartis sans le recouvrir ; le franc, ce n'est pas la faute de Monsieur Poincaré qui se donne assez de mal pour le faire remonter ; les naissances, alors, si elles baissent, c'est un peu la faute de tout le monde, des gens d'abord, de la température ensuite, du franc et de tout le reste. La moralité descend en proportion de la montée des jupes qui, elles, sont, avec les impôts, les seules choses qui montent. La vue des gens baisse en proportion de la croissance des exigences de la mode, qui veut que l'on porte des lunettes (et combien décoratives), pour être select. Les bénéfices, eux, ne font que suivre le mouvement.

Comme, maintenant, le jour baisse à son tour, je vais profiter de la demi-obscurité, pour méditer sur le moyen de faire remonter toutes ces choses. Si mon intelligence obtuse ne baisse pas trop, peut-être trouverai-je ce moyen et, alors, je vous en ferai part, ne voulant pas garder pour moi seul une aussi belle occasion de faire fortune !

Pierre Ozaire.

LA COMPRESSE

Jeanne était si heureuse, presque tout à fait heureuse. Un point noir troubrait peu de chose en vérité : Paul ne prenait pas au sérieux son talent de garde-malade. Cela lui était pénible, car, si elle avait fait ses études de garde, soigné des blessés durant la guerre, recueilli des enfants rachitiques au lendemain de l'armistice, cela valait qu'on s'en souvint. Elle faisait à Paul le sacrifice de cette vocation joyeusement, sans doute, mais Paul n'avait pas l'air de s'en rendre compte.

— Ma chérie, lui disait-il, vous êtes mon plus cher trésor. Que je voudrais être sûr de vous rendre heureuse, de savoir vous donner la paix, le confort, l'aisance que vous méritez !

— Mais Paul, mon ami, vous savez bien que je n'ai pas besoin de confort, que toute ma joie se riait de me dévouer pour vous, de vous entourer, de vous soigner.

— Me soigner, merci ! — disait Paul en riant. Vous m'arrangez bien !... Et puis, mignonne, ne pensez pas tant à ces histoires de dévouement, de malades, de soins. Tout cela vous rend soucieuse. Je veux votre joie, votre sourire. Vous verrez comme vous serez heureuse dans le doux nid que je vous prépare, vous ne vous inquiéterez de rien et vous n'aurez qu'à être gaie, à vous reposer, à chanter comme il vous plaira.

Ces tendres entretiens laissaient Jeanne mélancolique. Ce beau, ce bon, ce tendre Paul, la comprenait-il vraiment ? Savait-il ce que vaut un cœur de femme aimant et dévoué ? N'apprécient-il jamais sa compagne à sa véritable valeur d'aide, de soutien, de sœur de charité ? Aurait-elle abandonné pour lui son apostolat sans qu'il eût aucun vrai besoin d'elle ? Mais peu à peu la paix reprenait au cœur de Jeanne. C'était bon tout de même de se sentir aimée et protégée comme elle l'était... En somme la vie avec ses difficultés se chargerait de lui livrer Paul dans sa faiblesse d'homme réduit à chercher refuge auprès de la femme souriante et forte qu'elle était. Certains jours elle oublierait même la déception d'amour-propre qui avait accompagné la joie de ses fiançailles et elle s'égayait sans arrière-pensée, toute à l'élan de sa vie nouvelle.

Comme l'automne était d'une douceur merveilleuse cette année-là, ils décidèrent de faire leur voyage de noce à la montagne.

— Et puis, vous savez, mon chéri, disait Jeanne, un coin tout ce qu'il y a de plus simple, où nous serons bien l'un à l'autre, où je pourrai vous dorloter, vous soigner, vous gâter sans témoin gênant.

Cette fois-ci, Paul se rendit et renonça pour son amie au confort moderne des palaces.

— C'est vous, ma chérie, qui direz où vous voulez aller. Je serai heureux de vous y conduire, où que cela soit.

— Menez-moi donc dans un petit trou ignoré, où il n'y aura plus de voyageurs, plus de pensionnaires, personne pour gâter notre plaisir...

— Encore, faut-il trouver une auberge ouverte ! En automne, vous savez bien, les hôtels sont fermés.

Ils se décidèrent pour la gentille auberge de X. en plein pâturage. Jeanne y avait fait autrefois plus d'un séjour d'été. En cette saison, il n'y avait plus guère de voyageurs. Avant de prendre leurs quartiers d'hiver, les tenanciers restaient encore quelques jours sur l'Alpe afin de mettre de l'ordre et de préparer leur retour du printemps suivant.

Non sans hésiter, ils consentirent à recevoir le jeune couple. « Nous ne ferons aucun embarras, écrivait Jeanne, s'il le faut, nous prendrons nos repas avec vous à la cuisine »... Les braves gens avaient cédé.

Un soir, Jeanne et Paul arrivèrent. C'était au lendemain de leur mariage. Ils apparaissent au seuil de l'auberge, le teint encore animé par la marche, tout rayonnants de joie et de santé : une image du bonheur. La soirée était belle, tiède, avec des souffles frais, d'une pureté sans brume.

L'hôtesse eut vite fait de leur dresser un gentil couvert en plein air, dans la courte gazonnée, en face des montagnes où s'éteignait le couchant. Ils étaient tout émus de tant de joie, de beauté et de solitude.

Alors commençaient des jours heureux. Redevenus semblables à des enfants, les jeunes gens couraient la montagne à la recherche des dernières aîrelles rouges ; ils séchaient des graines de genévrier, garnissaient leurs chapeaux avec des chardons d'autun, rapportaient à l'auberge un plat de chanterelles parfumées, allaient nu-pieds dans les torrents. Malgré les allusions de l'hôtelier sur la saison qui se faisait tardive, malgré les préparatifs de départ qui rendaient la maison assez inconfortable, nos jeunes mariés ne voulaient pas reprendre le chemin de la plaine, et l'hôtelier, de jour en jour, consentait à remettre ses projets de départ. Il y trouvait son compte, car la beauté exceptionnelle de l'automne attirait dans la région quelques touristes qui étaient heureux de passer la nuit à mi-hauteur, les jours étant trop courts pour permettre les longues marches d'été.

Mais le bonheur de Jeanne n'était pas sans mélange. A se sentir insouciale, entourée de tendresse, elle gardait au cœur un vide étrange. Le soir, parfois, elle aurait voulu que Paul lui avouât un peu de fatigue, une ombre de découragement, un bobo à soigner... Elle rêvait de faire quelque chose, n'importe quoi pour lui. Tout au contraire, c'était Paul qui la prenait en riant dans ses bras vigoureux pour monter l'escalier, qui la posait doucement sur son lit, en disant : « Et maintenant, que ma petite fleur se repose ! » A genoux devant elle, il délaçait sa chaussure. Puis avec une vivacité jamais ralenti, il rangeait la chambre pour la nuit, toujours prêt à rendre service à sa femme, comme un jeune page à sa reine... En serait-il toujours ainsi ? Jeanne allait-elle passer sa vie à se sentir admirée, mais inutile ? Paul n'aurait-il jamais besoin d'elle ? Ne viendrait-il jamais poser sur son cœur un front inquiet ? N'appellerait-il jamais au secours sa main habile, sa science de petite mère tendre et dévouée ?... Sans qu'elle se les posât bien nettement, ces questions l'asségeaient de leur mélancolie et parfois, au sein de son bonheur, elle se sentait comme abandonnée, sans raison d'être, et prise d'une irrésistible envie de pleurer.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si elle éprouva une sorte de joie, lorsqu'un soir, rentrant à la tombée de la nuit par les pâturages humides, Paul lui dit :

— N'as-tu pas froid, mignonne ? Ne veux-tu pas mon paletot ?... Cette soirée est glaciale, on se sent tout transi.

— Tu te sens transi ! s'écria Jeanne. Ah ! mon ami, rentrons vite ! Tu te mettras au lit et je t'apporterai une bonne bouillotte.

— Effectivement, j'ai eu froid après avoir marché, reprit Paul. C'est ennuyeux !... Il me semble que ça se porte sur les entrailles, j'éprouve une douleur assez vive.

— Du côté droit ? reprit Jeanne presque joyeusement. Ah, mon cheri, permets que je te soigne à fond tout de suite. Il faut éviter la crise à tout prix ; c'est sans doute un début d'appendicite, mais nous allons conjurer ça !

Ils arrivaient à l'auberge. Elle fit monter son mari, l'aida à se dévêtir, lui recommanda de rester couché sur le dos aussi immobile que possible et ajouta :

— Maintenant, je cours te préparer une compresse d'eau chaude. Il faudra la supporter aussi bouillante que possible, même si d'abord cela fait un peu mal !

— Merci, chère petite fée ! dit Paul ému. Mais commence pour allumer la lampe, tu n'y vois pas goutte.

— Le jour n'est pas encore tout à fait tombé, j'y vois suffisamment. Et elle s'éloigna d'un pas léger.

Quelques minutes plus tard, Jeanne remonta l'escalier en courant. Sur un linge plié en quatre, elle portait la compresse fumante, qui déjà transperçait les doubles de l'étoffe lui brûlait la peau

du bras. Elle entra sans bruit et avec la double assurance que donne l'habitude des malades et les droits de l'épouse, ouvrit le lit, repoussa le linge et appliqua la compresse salvatrice en disant :

— Voilà mon cheri, qui va te soulager...

Un rugissement féroce s'éleva du lit, auquel, presque instantanément, Jeanne répondit par un cri affolé. En une seconde, abandonnant linge et cataplasme, la jeune femme se trouva hors de la chambre, et ouvrant précipitamment une porte voisine, elle cria d'un souffle entrecoupé :

— Paul, Paul, lève-toi ! Nous partons !...

— Comment, qu'as-tu ? répondit une voix endormie.

— Oh ! je t'en prie, dépêche-toi, haletait Jeanne, au bord du lit. Je me suis trompée de chambre ! J'ai fourré ta compresse sur un inconnu qui dormait... Ah ! si je devais le rencontrer demain, j'en mourrais de honte... Il faut partir, et tout de suite !

— Mais tu n'y penses pas, Jeanette ? Et mon appendicite !

— Ton appendicite !... Ah, tu dis ça exprès pour m'énerver... Mais Paul, ce n'est rien, un petit coup de froid sans conséquence. Habille-toi, je t'en supplie, et partons !

— Pas ce soir, pourtant ! Il fait déjà nuit.

— Pas tout à fait... Et le temps est découvert, il y aura une lune magnifique ! Tu diras qu'on fasse suivre le bagage demain à Martigny... Paul, lève-toi, je t'en prie !... Ne répètes-tu pas tous les jours qu'il n'y a rien que tu ne veuilles faire pour moi ? Et maintenant tu aimes mieux me voir mourir de honte que bouger de ce lit !...

Elle s'était mise à sangloter doucement. Paul ému se leva et commença à s'habiller. Mais tout à coup il s'arrêta. Mieux éveillé, il se représentait la réalité de la scène et malgré lui, éclatait de rire.

— Non, mignonne, non, c'est trop beau ! cria-t-il. Tu lui as réellement fourré la compresse ?... Bien en place... là... ? Non, c'est trop beau ! Mais qui était-ce ?

— Est-ce que je sais moi, soupira-t-elle, et levant les yeux, elle aperçut Paul qui se hâta, déjà presque habillé. Alors elle reprit espoir et bonne humeur, et riant, elle aussi entre ses larmes :

— Alors nous partons, dis. Quel cheri tu es ! Non, si tu l'avais vu ! Moi, je n'ai fait que l'apercevoir. Je pense qu'il dormait. Tout à coup, au moment de la compresse, j'entends un cri et je vois qui se dresse : un affreux gros homme rouge, avec d'énormes moustaches ! Il avait les yeux tout ronds. Ah ! je le reconnaîtrai entre mille... et si je devais le revoir, j'en mourrais... Elle se mit à rire, tandis que Paul, guéri de son appendicite, lui disait gaiement :

— C'est maintenant qu'il s'agit de montrer tes talents, garde-malade émérite ! Mets tout en ordre et, lesto ! Moi, je vais régler la note ; dans un quart d'heure, je reviens boucler les valises, et en route !...

Jeanne se hâta parmi le désordre de l'installation provisoire. Elle triait le linge, les livres, les bibelots du panier à thé. A la hâte, elle empaquetait, arrangeait, soulevait à elle seule les lourds compartiments de la malle, afin de loger dans le fond les gros souliers et les plaid... Personne pour l'aider. Elle travaillait selon un ordre-reçu de Paul : elle travaillait pour Paul, en somme, avec une habileté et une rapidité qu'il reconnaîtrait sûrement. Enfin, elle se sentait utile ! Jamais elle n'avait été si heureuse ! Et n'était-ce la peur d'être reconnue à travers la muraille par le gros touriste aux yeux ronds qui dormait dans la chambre voisine, elle se serait mise à chanter.

M. G.

FIN

LE RETRAITÉ

6

Te souviens-tu encore, ami, de ces mots murmurés en nos beaux jours ? « Le bonheur est un oiseau qui s'enfuit quand on le touche ! » Oh ! je te le demande, qui a touché l'aile vagabonde de notre bonheur ? Qui s'est mis entre ton cœur et le mien ?

La vérité est que mon avenir n'est plus que la tombe vers laquelle je m'avance, seule, bien seule !...

— Tu ne l'aurais jamais cru, au temps de notre bon-

heur... et moi non plus que des jours semblables à celui d'aujourd'hui... des jours sans lumière, sans soleil, se leveraient une fois pour nous ?

J'avais cru vivre à tes genoux
Un rêve charmant et sublime ;
Et l'indifférence entre nous
A pu creuser un sombre abîme.
Et maintenant, du palais d'or,
Voici se referme la porte ;
La rouille a détruit mon trésor
Et pour toujours la joie est morte !

C. RIBAUX-CONTESSE.

Royal Biograph. — « Le Club des Trois », le grand film qui passe cette semaine au Royal Biograph, est un drame mystérieux, basé sur un sujet inédit à l'écran. Ce sont les aventures d'un trio, anciens numéros dans un cirque, un nain, un ventriloque et un géant, qui profitent de leurs talents différents pour fonder une entreprise de vols industriels. Finalement, le nain et le géant deviennent des assassins et périssent justement, tandis que, revenu au bien par amour, le ventriloque recommence une vie qui sera honnête. Dans ce dernier rôle, Lon Chaney a fait réellement une belle création. Ce film extraordinaire passe tous les jours, en matinée à 3 h. et en soirée à 8 h. 30 ; dimanche 19, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Théâtre Lumen. — Le spectacle qui sera visible cette semaine au Théâtre Lumen sera tout à fait exceptionnel, avec un film tel que « Manon Lescaut », émouvante et artistique reconstitution du célèbre roman de l'Abbé Prevost. Jamais l'art de la mise en scène n'a été poussé à une telle perfection : c'est le plus beau, le plus touchant des drames d'amour et cette réalisation magistrale d'après les gravures de l'époque évoque, en fresques inoubliables, tout le 18e siècle, mouvementé et frivole. L'adaptation musicale, exécutée par l'orchestre du Théâtre Lumen renforcé, sous la direction de M. E. Wuilleumier, souligne tous les passages saisissants de cette belle œuvre d'art.

Nous apprenons l'ouverture d'un nouveau magasin à la rue de l'Ale N° 1, à Lausanne, à l'enseigne

Au VÊTEMENT de L'ALE

Cette maison se spécialise dans la vente de tous vêtements de travail, chemises couleur et fantaisie, pantalons, salopettes, etc.

SEYDOUX

Pour la rédaction: J. MONNET

J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

LAITERIE DE ST-LAURENT

Rue de St-Laurent 27

Téléphone 59.60

Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.

Mayakosse et Maya Sante, Tommes.

J. Barraud-Courvoisier

COUTELLERIE-PARAPLUIES de la rue de la Louve

LAUSANNE

Grand choix. Aiguiseur et réparations. Spécialité de tondeuses et sécateurs.

Stéphane BESSON

HORLOGERIE-BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE

Atelier spécial de Réparations de Montres, Pendules et Réveils en tous genres

Elie MEYLAN

Horloger diplômé, Pendulier spécialiste

Solitude 7 LAUSANNE Solitude 7

TISANES

dépurative (constipation, éruption) antirhumatismale, antineuréuse, régulatrice (varices, troubles de l'âge critique).

Le paquet fr. 2.50, la cure de 3, 6 fr.

PHARMACIE J. BERTRAND

Place de l'Ours, LAUSANNE

RESTAURANT

GAVILLET

LAUSANNE